

CHRONIQUE

Le dîner d'hier était donné sous la présidence de Mesdames Filteau, Durocher et Renaud. A ce superbe banquet assistait un grand nombre de Messieurs et Dames qui ont été ravis de la richesse et de la bonté du dîner. La salle présentait un coup d'œil féerique : la gaieté la plus franche et la plus cordiale n'a cessé de régner un instant. Plusieurs jolis discours ont été prononcés pour encourager l'œuvre de l'Asile des pauvres. Mille merci à ces Messieurs de leurs bonnes paroles. Dans notre dernière chronique nous avons oublié de mentionner le nom de Mme Prime Durocher, donnant aussi un magnifique dîner, en même temps que celui de Mme Maynard. Merci, encore une fois, à tous nos chers bienfaiteurs. Nous devons aussi une attention marquée à nos amis les Musiciens, tels que Monsieur Choquette, Melles Dozois et Pepin, dont les voix sont ravissantes.

Un mot d'attention : si le public voulait bien garder le silence lorsque de tels musiciens et chanteurs veulent bien nous faire entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire, nous lui serions bien reconnaissants. Notre jeunesse canadienne est bien douée sous le rapport de tous les talents, mais elle a un grand défaut qui l'a fait mal noter soit aux conférences, soit à l'audition du chant ou de la musique : "Elle ne sait pas écouter avec respect et attention les œuvres de l'art et de l'éloquence ; la jeunesse ne sait pas garder le silence qui est toujours un hommage rendu et mérité à celui qui vient nous instruire ou nous récréer."

Le Secret de prendre un bon Repas sans payer

Un Gascon se trouvait un jour, au milieu d'un bon nombre d'étrangers, en tête-à-tête avec un gros Provençal, rond comme une mappemonde, et tellement brûlé du soleil qu'il avait la couleur du bitume.

M. de Crac, pour intéresser la société, se mit en tête de raconter quelques-unes de ses aventures, et ce fut avec l'accent gascon bien prononcé qu'il s'écria :

Cadédis, capitaine, la belle chose que les voyages ! — Troun de l'air ! mousseu, à qui le dites-vous ? — J'ai voyagé en France, en Belgique, en Angleterre ; c'est beau, mais c'est peu drôle, et les mœurs n'y sont pas plus extraordinaires qu'une chope de bière, qu'un morceau de bifteck, ou tout simplement le pot-au-feu. Parlez-moi de l'Espagne ; c'est là le pays des fandanges, des cigarettes et du tabac superfin !!! Avez-vous jamais puisé dans une tabatière espagnole, capitaine ? — Jamais, ze ne prise pas, ze cique. — Chacun son goût ; moi je prise, je fume, je chique, au point que la régie devrait me donner une pension. En Espagne, capitaine, je dépensais trois livres de tabac par jour, cinq cents cigarettes, une carotte de tabac longue d'une aune, mais le tabac d'Espagne est si succulent, si aromatisé, si pénétrant, si parfait ! Tenez, j'ai fait dans ce pays-là une chasse aux lapins que l'on n'exécute nulle part ailleurs. Point de chiens, point de fusils, pas même de filets. — Ze comprends, dit le gros Pamphile, on leur z'y met un grain de sel sur la queue.

Point du tout, cadédis ! on prend sa tabatière, et l'on s'en va, en se promenant la canne à la main, on va droit au terrier, et là-bas les terriers foisonnent. Devant chaque trou de lapin, on met une pierre bien plate ; on verse sur cette pierre trois ou quatre prises de tabac ; l'on se retire dans un coin, et l'on prépare sa gibecière. Le tabac commence par développer son arôme ; le lapin, réveillé par le parfum, sort tout doucement de son terrier ; il est très friand du tabac d'Espagne, il s'approche de la pierre, et il renifle le tabac comme un vieux glouton qu'il est ; il en renifle tant et si bien, que tout à coup : Ahh-t-schhi, il éternue, se frappe le nez sur la pierre, et, comme il a le museau très délicat, il reste mort sur le coup. Autant de pierres, autant de lapins. J'en ai pris comme cela une douzaine en moins d'un petit quart d'heure.

Toute l'assistance se mit à rire, et le capitaine Pamphile seul ne se dérida pas. Mousseu, dit-il au Gascon, avez-vous jamais voyagé dans le Piémont ? — Cadédis ! je l'ai parcouru dans tous les sens, en long, en large, en diagonale ; je n'y ai jamais rien trouvé d'extraordinaire. — Troun de l'air ! c'est que vous êtes trop zeune ; tel que ze vous parle, ze suis été à Turin en 1812, z'ai trouvé là des restaurants comme il y en a peu, comme il n'y en aura jamais ; z'entre à la première cantine venue, et ze demande de quoi lester mon navire. — " Pardon, mousseu, me dit le maître de la maison ; c'est moi que ze vais vous servir ; mais, si vous voulez bien venir par ici, — Troun de l'air ! une opération ? — Ne vous effrayez pas, il n'y aura pas de sang répandu." Il me conduisit sous un hangar où se trouvait une grande balance. — " Donnez-vous la peine de vous asseoir," me dit le coq en chef ; et il me pèse comme une véritable balle de coton ou comme un gros sac de café. — C'est 116 kilog., qu'il me fait ; z'étais fort et robuste alors, mais auzourd'hui les çagrins m'ont fait fondre ; ze ne pèse plus que cent kilog.

Ze restai dans la balance tranquille comme Baptiste, croyant qu'on allait là m'apporter ma ration ; mais l'auberziste il me fait descendre, et il me conduit à la salle à manzer ; là ze bois, ze manze, ze manze encore, z'avais tant d'appétit alors ! Depuis, les çagrins domestiques... Enfin c'est comme cela !

Quand z'ai fini, ze demande la note à payer. Le même mousseu me conduit à la balance, et il me repèse : " Mousseu, qu'il me dit, c'est 118 kilog., à deux francs çaque, ça fait quatre francs." Ze paie, ze me retire, et ze suis content.

Le lendemain, ze dresse mon plan de bataille : ze mets deux grosses pierres dans les poces de ma tunique, et ze me présente au restaurant. On me pèse ; ze laisse passer, par politesse, l'auberziste qui m'avait conduit. Ze file la main dans la poce ; et ze me débarrasse de mes deux cailloux. Ze vais manzer comme quatre, et ze me fais repeser : avant le repas, ze pesais 118, après le repas, ze pesais 116. — " Mousseu, dit-ze à l'auberziste, c'est deux kilog, que vous me devez. — Mousseu, cela est trop zuste ; deux kilog, à 2 francs cela fait 4 francs." Et il me remit 4 francs. Voilà comment z'ai manzé doux zours et z'ai jagné huit francs dans la ville de Turin.

La société tout entière partit d'un immense éclat de rire, et M. de Crac s'écria : " Cadédis ! capitaine, si vous me montrez un restaurant pareil, je vous donne un merle blanc. — Mousseu, répondit flegmatiquement le Provençal, montrez-moi une fois votre çasse au tabac, et troun de l'air ! ze vous le zure, ze vous retrouverai l'auberze à la balance."